

LA NUIT DU STREET ART - 25 MAI 09. CONFERENCE

- 1. Est-ce que le tag et le graffiti qui sont nés dans les années 60s à NY appartiennent au street art global qui englobe les affiches, les pochoirs, les personnes qui font des stickers,... peut-on dire qu'ils sont du même univers ou alors est ce que le graffiti est décoré de l'univers du street art ?**

Psykoze : le graffiti, le street art ne nous appartient pas. On participe à une culture qui appartient à la rue. La définition propre à la culture est que quand tu crois que c'est ça, c'est déjà plus ça. Maintenant il y a des gens qui ont un esprit plus revendicatif/créatif, d'autres plus pour faire du fric. Il y a un monde entre les deux et je pense que ce monde est intéressant.

Valériane (Taxie Gallery) : je pense qu'il a fallu trouver une dénomination, que derrière le nom street art se cachent des choses très différentes...

- 2. Justement, n'est ce pas dangereux de mettre dans un même cercle sachant qu'avec les différents courants, on a des gens du graffiti comme Futura dans les années 70s, l'école française, l'école berlinoise...**

A. Oliveux (Art Curial) : sur le marché de l'art cyniquement, ce n'est pas en expliquant aux américains que le graffiti vient de NY des années 70, qu'on arrivera à leur vendre quoique ce soit. En revanche, en expliquant non non vous n'avez rien compris, ça vient du mur de Berlin de la seconde guerre mondiale avec notamment JonOne on change de paradigme. On trouve d'autres mythologies dans cette culture qui ne sont pas des impostures que ce soit les légendes urbaines, les références constantes à la BD, à d'autres champs artistiques, c'est une culture vivace y compris dans le flash back. Finalement, la culture hip hop se renouvelle beaucoup plus par les street artists que par la musique.

Psykoze (artiste) : je ne pense pas qu'elle se renouvelle, je pense qu'elle se complète. C'est pas une question de mode. Tu vois, moi ça fait 25 ans que je peins dans la rue, maintenant je fais des tableaux à côté. C'est 2 choses différentes. Chacun voit les choses comme il veut. On continue à faire des choses. Ce n'est pas des modes. Le graffiti va au-delà de la représentation, c'est un mode de vie, quelque chose de sincère et tu vis avec.

- 3. Comment on fait les distinctions entre les différents courants sur le marché de l'art ? Comment on explique les différences de cotation entre un Futura, un JonOne et un artiste qui fait du buzz sur le marché de l'art ?**

A. Oliveux : La mise en place du marché de l'art, c'est la reconnaissance de l'aspect artistique, du graffiti, de l'art urbain en général. Je ne crois pas qu'il faille opposer le graffiti, le pochoir, l'affichage. Ce sont des oppositions un peu stériles. C'est vrai que la dénomination est assez difficile. J'ai commencé par appeler ça graffiti, post- graffiti sachant que c'est juste une réalité. Ensuite, j'ai appelé ça street art par facilité de langage. Moi, l'idée est de vraiment inclure toutes les démarches. On m'a d'ailleurs reproché de mélanger pochoirs et graffitis, on m'a dit que le pochoir n'est pas dans la même réalité et inversement. Ce qui m'intéresse vraiment c'est l'aspect artistique. Quand tu parlais de la

mise en place de prix importants pour Jonone ou Futura, ce sont simplement des gens qui ont un background artistique et qui ont aujourd'hui une actualité en galerie dans des expositions internationales assez importantes. Futura, ça fait 25 ans qu'il est exposé en différentes galeries, en musées, dans des institutions. C'est ça qui explique les prix assez importants qu'on voit apparaître sur le marché de l'art. C'est l'évolution logique d'une carrière artistique. Il ne faut pas opposer les écoles. Ce sont des carrières artistiques avec différentes écoles qui se mettent en place.

4. On commence à faire des petites différences. N'est ce pas dommage de mettre tous les pochoiristes, tous les graffitis dans le même panier qu'on appelle les street artists ?

A. Oliveux : Moi, justement ma démarche personnelle de mélanger les artistes est justement de ne pas entrer dans le fait de refuser certaines parties de l'art urbain ? déjà à quel titre je ferais ça ? Ensuite, c'est le marché qui fait ses choix par rapport aux artistes qui sont en train d'imposer (artistes, graffeurs, affiches...). Chacun a sa chance et sa place dans le marché.

Psykoze : c'est bien d'en parler mais je pense qu'il est bien trop tôt pour faire un constat ? On est en plein dedans, cette culture est toute jeune, elle commence à prendre une reconnaissance, les gens commencent à s'y intéresser. Je participai à la vente d'Artcurial, personnellement, ce sont des collectionneurs qui achètent et vendent leurs tableaux. Tout se passe trop vite, des petits malins cherchent à se placer. Il faut par chercher la gloire, ni la reconnaissance, ou le pognon. Il faut croire en la peinture, on avance.

Valériane : il y a des collectionneurs, il y a des artistes qui vendent pour gagner de l'argent. Il y a un travail à faire. Si on n'a pas un atelier, une production, une vente en galerie, on pourra réessayer, on n'aura pas forcément un autre Jonone.

Psykoze : c'est une culture qui vient de la rue et on n'a pas tous les mêmes choix, tous les mêmes possibilités. A l'heure actuelle, je travaille avec les mairies pour donner une structure à cette culture et c'est pas gagné. Et donc il faut vivre avec, essayer de la grandir, lui donner ses lettres de noblesse, c'est pas une crise d'ado ou du vandalisme. Mais il faut pas aller plus vite que la musique. Ce n'est pas pour rien que des artistes sont reconnus après leur mort. Pour donner une dimension à cette culture, comme disait A. Oliveux, il faut mettre l'art en 1^{er}. Tu décides pas je vais faire une belle toile.

Valériane : tout à fait. Mais je pense, qu'à la base du mouvement, vous n'avez pas fait ça pour être en galerie. Donc arrive avec vous le marché de l'art et vous êtes confrontés à un univers dans lequel certains n'ont pas envie d'entrer.

Psykoze : je pense que le marché de l'art s'intéresse à nous parce qu'il sent la sincérité, et pas simplement tout le côté business.

Valériane : il y a les deux, dans toutes les catégories.

5. Avec le buzz, n'est ce pas dommage qu'il n'y ait pas plus d'intérêt pour l'histoire du mouvement, comment il est arrivé en France ... ?

Valériane : il n'y en a plein qui n'ont pas envie d'apprendre. C'est inquiétant car du coup, certains profitent de l'effet de mode pour se faire de l'argent. Des gens ne veulent pas apprendre d'un côté ou de l'autre. Je crois qu'il faut être patient.

Psychoze : il n'y a pas à lutter contre ça. C'est la vie, c'est la société. Le graffiti c'est le reflet de la société, il y a des côtés pourris dans la société. Ça pourrait être une autre culture. C'est à nous de prendre en mains, chacun va piquer à sa porte, chacun à ses notions du respect. A partir du moment où tu commences à exploiter le truc, tu ne l'enrichis plus. Il faut continuer à mettre de la couleur, à partager. On a aussi besoin d'argent pour vivre. Il y en a qui sont artistes et qui vivent de la peinture, d'autres vivent d'autre chose. Voilà, c'est la vie.

Tom Tom (affichiste): distinction entre Culture et Art vraiment pertinente. D'un côté, on a quelque chose de la politique culturelle et d'une mouvement socio culturel (Larousse hip hop), cette reconnaissance même narquoise de l'institution. Le hip hop n'est pas reconnu comme une nouvelle mode mais comme qq chose qui allait générer une culture. Si on identifie une culture à l'art, on va droit dans le mur. Après la production artistique d'une culture n'est pas non plus assimilable à l'art tout seul (productions pas identifiées immédiatement). Le hiatus que j'aime bien : l'expo au Grand Palais a permis de voir que c'est vraiment le mécanique plaqué sur le vivant. On demande aux gens de faire des toiles alors qu'ils n'ont pas de toile, une même dimension car on se dit c'est pop. Au final, personne n'est content.

Psychoze : personnellement, je suis satisfait, c'est pas une expo de tableaux à vendre, c'est juste un instantané sur une culture éphémère et c'est important de le faire. Certains vont bientôt crever. C'est important qu'à un moment un gars un peu fou mette son argent là dedans pour faire un instantané d'une culture éphémère. Maintenant, il n'y a pas tout le monde mais...

Valériane : mais il est où l'instantané quand tu peins une toile avec sujet imposé.

Psychoze : le bonne chose, au départ je ne le comprenais, je faisais toujours les choses de façon libre mais à l'arrivée c'était une très bonne choses car cette culture a une qualité et un défaut, c'est l'ego. Le problème, je trouve superbe dans cette expo que tout le monde était au même châssis, la même taille, que ce soit l'inconnu, tout le monde était au même niveau.

Valériane : le gagnant c'est qui ?

Psychoze : mais tant mieux car il a mis ses couilles sur la table. C'est une culture éphémère et c'est important que ce n'est pas seulement les collectionneurs qui en profitent mais que cette expo peut se balader dans le monde entier et que les gens en profitent.

Valériane : Mais moi je reproche que ce n'est pas représentatif de ce que vous êtes, de ce que vous faites.

Psychoze : on va dans une tendance « démocratique » où on essaie de reconnaître cette culture et c'est une possibilité pour faire reconnaître cette culture sans être une histoire d'argent.

Valériane : c'est forcément une histoire d'argent. Vous l'avez fait pour l'argent.

Psychoze : on a pas été pour l'argent mais parce qu'on sentait que c'était important pour notre culture. C'est pas Alain Dominique Galizia (ADG) qui a fait cette collection, c'est les graffeurs. C'est JonOne qui a été cherché untel parce qu'on était tous concernés. Tu aurais pu être ADG.

Valériane : j'aurais pas fait ça. Je me suis dit mais finalement, mais vous m'avez tous menti depuis 10 ans. Vous ne vouliez pas faire de toiles, d'expo, de commandes et là vous faites tout le contraire. Vous avez vendu votre travail, à bas prix pour un collectionneur.

A. Oliveux : l'expo d'un point de vue artistique a des choses intéressantes et d'autres moins. Le principe des formats identiques dans une expo ne m'intéresse pas. Je l'aurais faite différemment. Ce qui est bien c'est la médiatisation qu'il y a eu autour et que ça a permis de faire venir beaucoup de gens. 80 000 personnes.

Psychoze : c'est pas la plus belle des choses ? Tout le monde va en profiter. C'est couillu ce qu'il a fait même s'il se la joue. Il l'a fait.

Tom Tom : ce qui me perturbe est qu'on parle de démocratiser un art qui est populaire. Là aussi, on a une espèce d'écho médiatique qui me perturbe.

6. Est-ce que cette démocratisation, que le SA soit vraiment exposé...

TomTom : c'est une démocratisation de la bourgeoisie, une démocratisation de quel côté ?

A. Oliveux : à partir du moment où un marché de l'art de met en place, on va aller de ce côté-là.

TomTom : c'est pas de la démocratisation, c'est de l'embourgeoisement, sans péjoratif. C'est pas de la provocation, mais une analyse du discours.

A. Oliveux : c'est un nouveau public.

Psychoze : à partir du moment où c'est dans la rue, ça s'adresse à tout le monde, à un enfant, une personne âgée et pour moi, c'est une forme de démocratisation de la peinture. Ça ne s'adresse pas seulement à des collectionneurs mais à des gens intellectuellement sensibles à l'art.

TomTom : pour moi dans la rue, c'est démocratique, mais une fois au Grand Palais, c'est plus la même.

Psychoze : c'est pour lui donner une dimension.

7. Justement, 80 000 visiteurs est ce que ça ne dessert pas le graffiti ? Son essence ?

Valériane : déjà, ils appellent plus ça graffiti mais tag.

Psychoze : après c'est à l'acteur de voir. Ou tu entres dans le puit, ou tu fais des autoroutes. Je fais les deux. Je pense qu'il faut pas refuser des choses, il faut participer aux choses, pas aller contre les choses et c'est peut être comme ça que les choses avancent.

TomTom : je constate que ce n'est pas la 1^{ère} expo de graffiti et de tag. Même si ça fait du bien, la transmission du tag à la galerie ne date pas d'hier. Je pense que ça reste une évolution. C'est une affaire de patience.

A. Oliveux : Ça fait 30 ans quand même que le graffiti est exposé en galerie. Il ne faut pas l'oublier. On a l'impression aujourd'hui qu'on découvre cet aspect plus institutionnel mais ça fait 30 ans que c'est en place. Oui, c'était peut être plus intimiste et encore en France particulièrement, mais aux Pays-bas, Belgique, All, les gens (les collectionneurs) ont un peu plus défriché et se sont intéressés à des artistes extrêmement pauvres.

8. Pourquoi justement il y a un intérêt soudain pour le street art ?

Valériane : il y a eu des ventes et des cotes.

Psychoze : Il y a une sincérité, un côté humain dans cette culture qu'il n'y a pas ailleurs. Les gens ont besoin de vrai, de s'attacher à de vraies valeurs dans ce monde tellement artificiel et plein de bla bla bla. Les valeurs de la rue n'ont pas de valeur justement ; On arrive à un paroxysme qui devient un paradoxe.

9. Comment tu peux affirmer qu'il y a de la sincérité dans le graffiti ou le street art alors que pour la plupart des gens une affiche customisée, un tag sur une vitrine apparaît comme un acte d'agression... une enquête Ifop indiquait que les tags sur les RER représentait 80% de craintes de la part du grand public. C'est paradoxal...

Psychoze : c'est un avis personnel, ce que je ressens, le fait que les gens s'intéressent à moi, à ma peinture. Ils ne recherchent pas psychose, la violence, la marginalité mais plutôt le côté un peu vrai.

Valériane : le côté vrai ça fait 30 – 40 ans. Pourquoi que maintenant ?

Psychoze : parce que les choses ont besoin de se régénérer, on vieillit, Joey Starr disait « quoiqu'il advienne, le monde de demain nous appartient ». Je crois qu'on est plus que demain et qu'on participe aux choses maintenant, on construit des choses. C'est normal que les choses évoluent. Il ne faut pas se diviser mais se construire, ne pas être trop pressé et attiré par l'appât du gain. Il faut mettre l'art en 1^{er} et aujourd'hui c'est pas gagné car c'est une tendance. Si les artistes ne bossent pas vraiment, ça va pas durer longtemps, il y a un

vrai boulot derrière ; Beaucoup d'artistes sont des peintres du dimanche en faisant une toile de temps en temps. Moi dans les associations j'essaie justement de donner une structure pour que les artistes puissent bosser. Si on organise le boulot, il y aura beaucoup de boulot car il y a beaucoup de terrain.

10. Depuis 4-5 ans, il y a un vrai intérêt autour du street art, un vrai buzz...

Valériane : moi j'ai constaté à titre personnel que dans le marché de l'art et à d'autres niveaux, dès que les prix s'enflamment, référencement sur Internet, il y a une oreille attentive des marchands. Ça marche beaucoup par « on va pouvoir se faire de l'argent ». Ça attire des gens, voilà ça marche. Pas mal de galeries s'y intéressent aussi car ça fonctionne. Pourquoi pas, c'est de l'argent vite gagné. Certaines ne veulent pas apprendre, certaines sont très engagées et font du très bon boulot. Certaines autres ne veulent pas apprendre l'histoire, ni aux autres. Dès qu'il y a eu légalisation au niveau du marché de l'art par les résultats des ventes aux enchères, il y a un intérêt nouveau qui fait que ça s'ouvre à ce marché là. Et ce n'est pas uniquement le sens esthétique malheureusement, le déclencheur est « tiens on en parle dans la gazette de Drouot » qui est la référence. C'est quoi ce mouvement, cette histoire ?

A. Oliveux : Mon but c'est justement que ça ne soit pas un feu de paille. C'est un effet de buzz, beaucoup d'excitation car aussi je le ressens comme ça, pas mal de gens essaient de prendre le bon train. Mon boulot est d'inscrire les choses sur une longue durée, de permettre aux artistes d'avoir des expos, de créer. Dans ce milieu, on est passé dans le sens inverse. En général, les enchères est une 2^{nde} étape qui viennent confirmer ce qui se passait dans les galeries. Là c'est l'inverse, certaines galeries existaient avant, mais globalement, une fois que les ventes présentaient de bons résultats, beaucoup de galeries ont commencé à vendre autre chose. Tout le risque est de bien maîtriser la chose et de ne pas donner aux gens le sentiment qu'on est dans quelque chose de mode, de tendance. Ça a été le cas dans les 80s mais avec la crise, ça est vite retombé. Ça doit servir les artistes maintenant.

Psyckoze : maintenant, il ne faut pas travestir l'histoire non plus. Le danger aussi est qu'un courant, une tendance, plein de gens veulent en profiter. Je pense que le graffiti c'est pas seulement un style, c'est dire des choses. C'est là le débat, entre les mecs qui font la rue, qui vivent la rue et des gens qui vont être sensibles à cette culture, et ne pas la partager mais vont s'improviser artistes et surfer sur le truc parce qu'ils ont fait une école de beaux arts,... Le danger est aussi qu'il faut qu'il y ait des lois à cette culture, on ne peut s'improviser comme ça car des gens débarquent de nulle part et parce qu'ils ont plus de moyens, de machins,...

A. Oliveux : c'est là que l'aspect historique intervient. Une exposition historique importante manque aujourd'hui. On espère que l'expo à la fondation Cartier peut répondre à ça par certains côtés mais elle ne le fera pas complètement donc il manque l'expo historique. Aussi bien du graffiti, en parallèle en France, il s'est passé dans les 70s, Ernest Pignon-Ernest a une vraie implication dans le milieu urbain. Je trouve intéressant de faire une exposition qui retrace l'évolution, qui parle de quelqu'un comme Ernest, comme du style italien et de l'évolution qui s'est faite en parallèle. Pas mal de gens rêvent de cet évènement potentiel et futur.

TomTom : notre part du travail est d'arrêter même si c'est intéressant de fantasmer sur le milieu des 70s à NY de prendre ça comme une naissance, un point o. New York, c'est vraiment pas la ville la plus américaine.

TomTom : l'industrialisation de la culture a même été jusqu'en faire quelque chose de... mais n'essayez pas de me faire entrer dans la tête que le graffiti est né à NY dans les 70s. Le graffiti, l'idée de graver les choses sur les murs de la cité pour dire qu'on existe, ne date pas de NY dans les 70s.

Alex (animateur - 90Bpm) : on dit jusque que le SA est la naissance du tag à NY sur le métro, des Taki,...A partir de là, il y a une évolution.

Psychoze : la peur aussi.

Tom Tom : le détournement d'affiches (la lutte vache durant la guerre) me parle plus que ...

Alex : tu transformes une affiche alors que Taki arrive sur le métro. Son acte était illégal et répressible par la loi (75 000 € et prison), ce n'est pas forcément le cas pour des pratiques plus soft comme les affiches.

TomTom : la police du rail a été inventée dans les années 40s car c'était un terrain sensible pour Vichy (écrire dans le métro était dangereux pour le pouvoir en place°).

Valériane : les formes, les couleurs qui ont évolué, cette évolution esthétique va au delà d'une affiche ou d'une phrase revendicatrice sur un mur.

Psychoze : Ca ne s'adresse pas à une minorité mais à une société. C'est tout.

11. Quel autre constat d'évolution ?

Psychoze : on va pas faire éternellement les mêmes choses. T'as des choses à dire, tu les fais.

Valériane : ça joue aussi sur les générations. Celle de Psychoze avait du mal, il fallait chercher, bouger. Les jeunes générations : il y avait un livre par an, maintenant 15, Internet. Les jeunes absorbent il y a plus de facilité qu'à notre époque.

Psychoze : il faut voir le futur et pas le passé.

12. Est-ce que ça ne dévalorise pas le SA ?

Psychoze : on s'est posé la question de ce que devenait le street art. On a eu peur que le graff devienne de la déco aérosol au m2. Il faut participer, le propre de cette culture est le partage. Il ne faut pas aller contre les choses. Si tu te caches c'est que tu as quelque chose à te reprocher tu vois. Je peux aller peindre maintenant ?

QUESTIONS PUBLIC ...

1. Remarque d'une dame du public : maintenant il y a des thèses faites sur le graffiti, à la bibliothèque Forney notamment, plein d'études et d'histoires.

Valériane : il en a effectivement plein mais il n'y a pas de regroupement encore. IL y a plein de choses mais ça mériterait qu'on regroupe ça pour voir les visages extérieurs.

Animateur : le graffiti ça existe depuis la nuit des temps, il y a toujours eu des inscriptions sur les murs. Maintenant il y a différents courants mais malheureusement, il n'y pas encore un grand livre. Le mouvement est assez jeune quand même.

2. Est-ce que le Street Art doit rester dans la rue ?

Psychoze : j'ai déjà répondu. Je pense que c'est dans ta tête. C'est très bien que les institutions, les musées s'intéressent à cette culture, maintenant c'est pas ça qui va t'empêcher d'aller peindre un autoroute ou de mettre un tag. Moi je reste le même, je continue de faire des graffs dans la rue et je trouve que c'est super que les gens s'intéressent à cette culture.

TomTom : il faudrait déjà qu'il puisse y être. J'ai pu assister à une catastrophe à Toulouse, dans les années 1990-93. C'était une ville magnifique avec des belles peintures. Du jour au lendemain, après qu'une politique de nettoyage a été mise en place, il y a eu une négation alors que c'était pas vécu comme une terreur par la population. Il faut savoir que la pub rassure les gens dans le métro. Un couloir sans pub est plus effrayant. Le SA, s'il pouvait rester ce serait bien.

Alex : si demain le SA apparaît seulement au musée et plus dans la rue, ce ne sera plus du SA. Il a besoin d'être rester dans la rue, d'être illégal.

A. Oliveux : ce n'est pas antinomique tout simplement. Le SA peut continuer à vivre dans la rue et les artistes ont autre chose pour monter des expositions. On est dans des démarches qui sont différentes. Par exemple, dans la rue de Lourde, il y a un mur peint énorme.

Psychoze : exactement, il y a une part de skyzophrénie dans cette culture. J'ai l'impression d'être un super héros quand je peints dans la rue. C'est intéressant d'avoir une vie à côté, de se créer un personnage.

3. Est-ce que les street artists seraient ouverts à la collaboration avec des artistes contemporains plus conventionnels ?

Oui mais les américains ont diabolisé cette culture, tous les artistes font partie de la société.

Psychoze : c'est juste une évolution.

TomTom : il faut faire déborder l'art en dehors des lieux cantonnés.

Valériane : lors d'un événement auquel j'ai assisté, j'ai remarqué que les artistes contemporains étaient cantonnés, séparés, ils restaient entre eux. Les natures sont différentes. Les contemporains sont impressionnés par les street artists.

Psychoze : Les gens qui ont les connaissances n'ont pas forcément les moyens. Pour l'expo au Grand Palais, il faut savoir que le Ministère de la Culture met de l'argent dans tous les projets, là il n'a pas donné un centime. C'est AD Gallizia qui a tout financé, il a tout autoproduit.

4. Une jeune femme, assez virulente, dit que Gallizia n'est vraiment pas le maître dans le milieu, qu'il est même haï par certains...

Psychoze : on est toujours dans le même stéréotype du vandalisme.

Alex : c'est une exposition controversée mais 80 000 personnes l'ont vu.

Jeune femme : mais quelle image les gens vont en avoir ?

Psychoze : comment les gens s'informeront ?

Jeune femme : ça ne sert pas le mouvement.

Psychoze : si, justement.

A. Oliveux : le point fort, c'est la médiatisation. La controverse est intéressante parce qu'elle fait parler.

Valériane : on commence par une mauvaise leçon.

Psychoze : Lui, a pris des risques, il a même perdu de l'argent.

5. Monsieur : est-ce que les expos vont changer les politiques culturelles ? ...

Psychoze : Là tu pointes les bonnes questions. Non, c'est une culture de la rue mais il n'y a pas de moyens pour. Les gens n'ont pas d'atelier, il y en a qui squattent. Elle s'adresse à tout le monde. Il n'y a pas d'évolution de la part des mairies parce que le mouvement est subversif. C'est très lié à de vieux stéréotypes, à la culture du rap.

Valériane : Je me demande est-ce que les choses sont forcément simples pour les artistes contemporains ? Je ne sais pas.

A. Oliveux : Les artistes qui font du graffiti sont considérés comme des artistes ailleurs. Les pouvoirs publics ont beaucoup de choses à faire. C'est pas demain la veille...